

Antonio se mit en relations avec ses compatriotes. Confident de leurs peines, il pleurait avec eux et leur témoignait l'affection la plus sincère. Il ne tarda pas à acquérir sur ces pauvres malheureux une grande influence et en profita pour travailler à les instruire.

Mais quand l'empereur du Brésil abolit l'esclavage dans ses états, la plupart des nègres voulurent retourner dans leur patrie. Antonio ne les suivit pas. Son maître avait été pour lui un père ; il déclara qu'il resterait auprès de lui.

Plusieurs années s'étaient écoulées, quand quelques uns de ses anciens compagnons revenus au Brésil pour le commerce lui apprirent que presque tous les repatriés—abandonnés à eux-mêmes—étaient retournés au fétichisme des ancêtres.

Antonio fut profondément affligé de ces nouvelles. La pensée de courir après ces brebis égarées lui vint aussitôt. Mais il versa bien des larmes avant d'oser déclarer son projet.

Un jour pourtant, après avoir bien prié, il se jeta aux pieds du successeur de dom Romualdo :

—Je vous dois la vie du corps et de l'âme, lui dit-il, mais ceux que vous m'avez appris à aimer comme des frères, sont sur le chemin de la perdition et une voix intérieure me presse d'aller à eux.

Le supérieur réfléchit un peu, puis lui dit :

—Allez, mon fils. C'est la volonté de Dieu. Allez ouvrir la voie aux missionnaires.

Eclairé et fortifié, Antonio n'hésita plus. Il dit un éternel adieu aux religieux qu'il vénérât, à la belle église où sa foi vive trouvait une sorte de paradis.

La traversée fut terriblement orageuse. On eût dit que, devant cet étrange missionnaire, les démons ne se lassaient pas de soulever les tempêtes. Mais Dieu veillait sur Antonio. Il arriva heureusement. En mettant le pied sur sa terre natale, il se jeta à genoux et implora pour ses malheureux compatriotes la divine miséricorde. Puis, il se mit à la recherche des nègres qu'il avait connus au Brésil.